

23

C. 4

POÉSIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

ou



1840

THE JOURNAL

OF THE

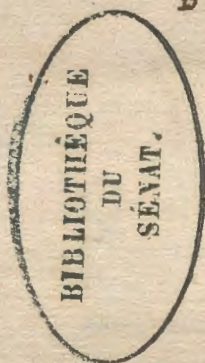
FRATERNITY

Cote
23 É P I T R E

A U C I T O Y E N

FRANÇOIS (DE NEUFCHATEAU),

SUR SA RENONCIATION AU MINISTÈRE
DE LA JUSTICE.



A P A R I S
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE
1 7 9 2.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

170 N. 5TH ST. NEW YORK, N.Y.

FOR THE INFORMATION OF THE

LIBRARY



A. P. 170

NEW YORK, N.Y.

170

É P I T R E

A U C I T O Y E N

FRANÇOIS (DE NEUFCHATEAU),

*SUR SA RENONCIATION AU MINISTÈRE DE LA
JUSTICE (1).*

Quoi ! vous avez la barbarie
De vous refuser aux honneurs
Dont on voulait jeter les fleurs
Sur le reste de votre vie !
Un beau titre vous était dû ;
La République vous le donne ;
Mais tout Paris est confondu
De voir abdiquer la couronne
Du génie & de la vertu.
Tout le monde, en secret, envie
Ce rang, où vous alliez monter ;
Et vous aimez mieux écouter
La goutte & la philosophie !.....

C'est bien pour vous ; mais , je vous prie ,
 Avez-vous cru que vos Amis
 Ainsi que vous étaient soumis
 A cette double maladie ?

PAR ce refus inattendu ,
 Goutteux & sage que vous êtes ,
 Savez-vous le tort que vous faites
 A mon chétif individu ?
 Moi , le plus maigre des Poètes ,
 J'allais mourir de gras-fondu.
 Votre triomphe était le nôtre.
 Chacun sait que depuis vingt ans (2),
 De l'amitié les nœuds constans
 Nous ont réunis l'un à l'autre.
 J'aurais joui de vos succès ;
 D'avance je m'applaudissais ;
 Ma gloire naissait de la vôtre.
 Certes , vous me jouez un tour
 Impardonnable , quand j'y pense...
 Déjà l'on me faisait la cour ;
 Déjà sur ma faible existence ,
 Vous répandiez un nouveau jour ,
 Et votre grande consistance
 Me composait un alentour ,
 Qui me donnait de l'importance.

Mes égaux prenaient avec moi
 Une attitude plus polie ;
 Chacun me regardait , je croi.
 Je parle de bonne-foi ,
 Non : ce n'est point une folie ,
 Ma bonne fortune , entre-nous ;
 Devait me sembler comme à vous
 Aussi facile que jolie.

En rien vous n'étiez compromis ,
 Votre ame , à la vertu fidèle ,
 Pour faire parler à Thémis
 Un langage , enfin , digne d'Elle ,
 N'avait pas besoin du modèle ,
 Ni du style de vos Amis.
 Elevé dans son sanctuaire ,
 Et jeune ; au travail endurci ,
 Dans l'un & dans l'autre hémisphère ,
 Célèbre au Cap tout comme ici ,
 Vous apportiez au ministère ,
 Tout ce qu'il fallait, Dieu-merci ,
 Pour vous passer de secrétaire.
 Mais , sous quelques rapports , aussi ,
 Je vous étai fort nécessaire.
 Je connois assez votre humeur.
 Vous aimez à ne rien surfaire ;
 Vous haïssez , du fond du cœur ,

Ce ton auguste & protecteur,
 Et cette emphase pédantesque,
 Qui font d'un ministre un acteur
 Ou même un charlatan grotesque,
 Mais, nous vous aurions soulagé,
 Vous pouviez demeurer tranquille;
 Ministre, sans être changé,
 Gardant votre air & votre style,
 Vous auriez sans faste obligé
 Quiconque eût pu se rendre utile.....
 Pour vous, nous aurions protégé;
 Et, du sort bravant l'inconstance,
 Chacun de nous, en sûreté,
 Vous eût, (voyez quelle prudence)
 Laisse les droits de la séance,
 Et la RESPONSABILITÉ.

CONTRE une table délicate
 Qu'il vous aurait fallu tenir,
 Vous auriez pu vous souvenir
 Des sévères lois d'Hypocrate.
 Simple & modeste en tous vos goûts,
 Vous n'aviez qu'à nous laisser faire.
 Tous les fardeaux tombaient sur nous,
 Même ceux de la bonne chère;
 Nous aurions digéré pour vous,

VOYEZ comme du ministère
 Les épines disparaissaient ;
 Comme vos amis s'empres-
 saient A vous applanir la carrière !
 Ventrebleu ! Quel regret mortel !
 Je me voyois , Place Vendôme ,
 Nommé le citoyen un TEL ,
 Faisant les honneurs de l'hôtel
 Dont j'eusse été le Major-Dôme.
 Près de vous , j'avais du crédit ,
 J'aurais distribué les grâces ;
 Près de vous j'avais de l'esprit ,
 J'aurais de près suivi vos traces ;
 Et, tout en vidant vos flacons
 Je dois croire que vos convives ,
 Charmés de mes rimes naïves
 Auraient trouvé mes vers fort-bons.

HÉLAS ! Il faut de ma pensée
 Bannir ce rêve décevant ;
 Toute ma gloire est effacée :
Je suis Gros-Jean comme devant (3).
 Ainsi de la sphère éclatante
 Où votre essor m'aurait porté,
 Je rentre en mon obscurité.

POUR vous , je vois ce qui vous tente.
 Le sage de peu se contente :

Il préfère à tout la santé,
 Et comme son Horace, il vante
 Sur-tout la médiocrité.

Vous vous flattez qu'à la campagne ;
 Loin de l'intrigue & loin du bruit,
 La divine Hygie accompagne
 Ceux que la sagesse conduit.
 Vous croyez qu'en perdant, on gagne ;
 Quand on gagne au moins son réduit.
 Allez donc, Socrate rustique !
 Allez, moderne Phocion (4),
 Au fond d'un asyle rustique
 Portez votre *inambition*,
 Et cette bonhomie antique,
 Qu'on nomme modération :
 C'est un mérite un peu gothique.
 Je crois vous voir, loin des humains,
 Aux bords de ce ruisseau modeste
 Qui serpente dans vos jardins,
 Revêtu d'un costume agreste,
 Bêchant la terre de vos mains,
 Forçant la chicane funeste
 A fuir loin des cantons voisins,
 Ou montant le luth qui vous reste
 Au ton des Grecs & des Romains.

Que dis-je, Ami? de ce langage,
 Osai-je insulter la vertu?

J'abjure enfin ce badinage,
 Et loin de siffler : où va tu ?
 Je t'admire & je t'encourage,
 Je vois d'un œil religieux
 Ta solitude comme un temple.
 L'air n'en est point contagieux.
 Peu de gens suivront ton exemple,
 Mais il frappe les bons esprits.
 Va, va ; c'est en vain que je ris ;
 Mes saryres font des éloges ,
 Et tu peux compter que Paris
 Enviera l'heureux coin des Vosges
 D'où tu vas dater tes écrits.

Puisse au moins ce lieu solitaire ,
 Puisse ton toit , peu fastueux ,
 Offrir un abri salutaire
 A l'homme , vraiment vertueux
 Par système & par caractère ,
 Qui fuit & l'hôtel somptueux
 Et tout l'éclat du ministère.
 Puisse la paix qu'il va goûter
 Ranimer sa force épuisée !
 Puisse la douleur respecter
 L'enceinte de son Élysée !
 Et sous l'ombrage protecteur
 Des arbres , qu'il planta lui-même ,

Puisse l'innocente douceur
De la solitude , qu'il aime ,
Rendre , par son charme suprême ,
Ses jours aussi purs que son cœur !

Par le Citoyen DUCROISI, Secrétaire - commis à la
Convention Nationale.

N O T E S.

(1). A la séance extraordinaire de la Convention nationale du samedi soir, 6 octobre 1792, sur 375 votans, M. François eût 273 voix, et fut proclamé ministre de la justice. Dès le lendemain neuf heures du matin, il envoya sa renonciation au président de la Convention. Il m'écrivit en même-temps : « *Je pense que vous serez assez sage pour ne pas blâmer le parti que j'ai pris* ».

(2). Depuis vingt ans je connais M. François. Depuis vingt ans j'en ai l'obligation à M. Boncerf, et voici la première fois que j'ai pu lui en témoigner *publiquement* ma reconnaissance.

(3). Je pourrais me dispenser de dire à beaucoup de personnes que cette ingénuité n'est point de moi. D'autres m'en croiraient l'auteur ; mais, je leur avoue qu'elle est du bon Lafontaine.

(4). Ce ne sont point les circonstances actuelles, ni la révolution, qui ont dirigé M. François dans sa conduite législative, ni dans sa conduite postérieure.

Dès l'année 1778, il imprima ces vers très-remarquables, qu'il met dans la bouche de Phocion, ancien général et gouverneur de la République d'Athènes :

. . . Pour mieux consoler ma vieillesse flétrie
Par le spectacle affreux des maux de ma Patrie,
Mon fils, sois Citoyen ; que ce titre imposant
Pour toi ne soit jamais un fardeau trop pesant !

Et toi, chère Glycès ; toi, sage Athénienne ;
 Qui bravant un vain faste et ne dédaignant pas
 D'apprêter de tes mains nos modestes repas
 Sais être ensemble épouse et mère et citoyenne ;
 Tandis qu'à nous servir ton zèle officieux ;
 Nous prépare sans art des fruits et du laitage ,
 Mets simples que ta main nous rend délicieux ,
 De ta peine aujourd'hui permets-moi le partage
 Et laisse-moi le soin de puiser en ces lieux
 L'eau qui fut le nectar de nos sages aïeux.

Dans un autre morceau du même Auteur , Démosthène
 va trouver Phocion , dans sa retraite au hameau de *Mélite* ;
 il lui peint avec force les maux de la Patrie , et finit par
 lui dire :

Et de ta République , enfin , je désespère.

PHOCION, lui répond :

Jamais un Citoyen n'en doit désespérer.
 En des temps malheureux le ciel nous a fait naître
 Sans doute. A mes périls j'ai trop su le connaître.
 Mais, si l'État, enfin, doit périr aujourd'hui ,
 Ne pouvant le sauver , périssons avec lui.

